

ses enfants. La perte de repères moraux entraîne un sentiment de toute-puissance, ou de trop de gentillesse ou de tolérance excessive par rapport à la violence. Il existe une culpabilité vis-à-vis des parents dont on n'a pas pu faire le deuil. Que transmettre à sa descendance ? Des ancêtres héroïques ou des victimes ? C'est la société qui en a décidé : on parle de victimes de la Shoah.

Daniel Oppenheim extrait de sa lecture un enseignement qui lui sera utile pour aider le patient qui a vécu un traumatisme comparable. Il analyse les conséquences du trauma pour un individu, pour sa descendance mais aussi pour la société. Il interroge : qui sont-ils ceux qui ont été marqués à vie dans leur corps et leur psychisme ? Au-delà de la narration clinique, cet ouvrage est une réflexion de portée universelle sur les thématiques en lien avec les expériences limites et la mort. Sur la place de l'individu dans sa négation la plus absolue, face à la mort. Sur le Bien et le Mal. Sur la valeur de la vie dans le contexte de la Shoah ; il en résulte que la valeur de la vie tient plus de la conscience d'être, à ce moment-là, que de la succession des actions ou des non-actions dans ces instants. Sur l'écriture, qui est, pour ces neuf écrivains, le moyen de transmettre ce qui a été vécu, à la fois comme un média mais également comme une thérapie. Chacun a un regard sur la barbarie qui n'est pas forcément un témoignage parce qu'il y a une part indicible. L'écriture est un moyen de sortir du traumatisme. Sur la forme de résistance que chacun d'entre eux a mise en œuvre pour survivre à ces moments, notamment par la négation de la négation, une façon de supporter. Sur la culpabilité, qui est présente chez tous les rescapés de la Shoah. Enfin, sur le travail de mémoire : tous les auteurs ont en commun la même incompréhension par rapport à ce que sont devenus les lieux, théâtre de leur souffrance, tels Auschwitz-Birkenau, les ghettos, tous dénoncent une réduction, une caricature. C'est ce que Primo Levi nomme l'indicible, l'incommunicabilité. Alors que faire et que penser lorsque l'on visite un lieu de mémoire de la Shoah comme Auschwitz-Birkenau comme le font de nombreuses classes d'adolescents aujourd'hui ? Se conduire comme un voyeur, savoir à peu de frais ? Le professeur induira une réflexion, afin de communiquer à ses élèves des

éléments sur le cadre historique de leur visite du camp, mais aussi sur sa mise en perspective, avec le contexte de l'Europe d'aujourd'hui où demeure la nécessité de combattre par l'intelligence et la connaissance les risques de résurgence du totalitarisme.

Isabelle Furno
 Provisseur lycée des métiers Jacques de Romas,
 47600 Nérac.
 Membre du comité de rédaction.
 isabelle.furno@ac-bordeaux.fr

Enfants de la précarité

CHANTAL ZAOUCHE GAUDRON
 Toulouse, érès, 2017

Après une première étude sur *Les conditions de vie défavorisées influent-elles sur le développement des jeunes enfants ?* (érès, 2005), Chantal Zaouche Gaudron reprend dans cet ouvrage, *Les enfants de la précarité*, l'analyse des situations de grande pauvreté des parents et de leurs conséquences sur le développement psychologique et social des enfants, et cela parfois depuis la grossesse, puis au cours de l'enfance et de l'adolescence, car « la précarité socio-économique se double bien souvent d'une précarité psychologique et relationnelle ».

En conformité avec l'Union européenne, l'INSEE établit qu'une « personne est pauvre si son niveau de vie est inférieur à 60 % du niveau de vie médian de la population européenne » : c'est le cas d'un enfant sur cinq en France en 2016 !... Les chiffres témoignent du nombre important des populations touchées par la pauvreté, et ce d'autant plus quand il s'agit de familles monoparentales ou de femmes seules suite à un divorce et de personnes originaires de pays non européens.

Même si la grande pauvreté n'implique pas obligatoirement la précarité, elle y concourt fortement. Au-delà d'une certaine durée, pauvreté et précarité sont étroitement liées, par l'insécurité qui perdure, l'autonomie qui se perd, la fragilisation de la famille... De même, la grande pauvreté des parents n'implique pas forcément une incompétence parentale : or « il apparaît que les professionnels de l'enfance et de la famille, les travailleurs sociaux, les institutions associant

encore dans leurs représentations “familles précaires” et “familles démissionnaires”. Par méfiance, « le droit d’aimer et d’élever ses enfants est celui qu’on accorde le plus difficilement aux familles démunies ».

En ce qui concerne l’enfant, dans le meilleur des cas, sa venue permet « la mobilisation de capacités nouvelles et une valorisation maternelle qui contrebalancent les effets néfastes que pourrait engendrer une situation économique précaire ». « L’enfant offre aux mères la possibilité d’une reconstruction identitaire et psychique mais parfois au prix d’effets délétères pour lui. » Comme le développe Bowlby dans sa théorie de l’attachement, on peut différencier les enfants selon le degré d’insécurité et de stress intériorisés dans les relations d’attachement vécues avec la mère ou son substitut dans le premier âge et constater les conséquences d’un attachement insécurisant sur les troubles du comportement par exemple. Le lien peut être fait aussi entre le manque d’attention et l’hyperactivité des enfants et le revenu familial.

Mais au départ, selon H. Wallon, « quand il vient au monde, le jeune enfant n’est jamais asocial parce que la sociabilité trouve ses racines, dès les premiers moments de sa vie, dans les attachements humains ». Ainsi, « le développement de l’enfant est intimement lié à l’espace social et aux contextes culturels et économiques qui l’environnent ». Différentes études attestent que les troubles du comportement et les difficultés dans les apprentissages sont plus importants chez les enfants de classe sociale défavorisée, différence notable dès l’âge de 2 ans, même s’ils sont présents aussi chez les enfants de familles aux revenus élevés. Ces résultats peuvent être mis en corrélation avec l’observation par l’imagerie cérébrale du développement moindre des lobes frontaux et temporaux chez les enfants vivant en dessous du seuil de pauvreté.

À cela se rajoutent les conséquences du mal-logement comme le saturnisme (plus de 5 300 enfants encore atteints en France en 2015) et de façon chronique sur la santé en général, la promiscuité dans des logements trop petits, trop peuplés, avec les nuisances sonores et le manque d’intimité que cela impose – ce qui empêche de « se refermer sur soi, penser, rêver, imaginer »

(selon Marie Rose Moro), « autant d’éléments nécessaires à la construction psychique des enfants et des adolescents ».

À l’appui des chiffres et études décrivant la situation préoccupante des enfants dont les parents sont en situation de précarité, Chantal Zaouche Gaudron, en collaboration avec Annie Devault et Olivia Troupel, démontre que la prévention et l’augmentation des aides publiques pour créer des structures adaptées peuvent modifier leur devenir et qu’une politique sociale suffisamment budgétisée et organisée est nécessaire dans la mesure où les troubles comportementaux et cognitifs sont réversibles. Alors que la permanence de ces situations de précarité inscrit ces troubles de façon durable dans l’intergénérationnel.

L’auteure reprend la notion de « *capability* » introduite par Amartya Sen (Prix Nobel d’économie) pour « désigner la capacité plus ou moins grande d’un individu à faire des choix ». La *capability* est ce qui fait qu’un être humain a le « pouvoir de s’approprier les différentes offres étatiques ». Outre la vulnérabilité qu’impose la précarité, nombreux sont les obstacles à « pouvoir s’approprier », qu’ils soient matériels comme les complexités administratives – encore plus obscures quand l’illettrisme les complique –, ou psychologiques, comme la peur d’être disqualifiés en tant que parents, et comme les résistances pour soutenir ce qui de la culture et des modèles parentaux supporte une identité fragilisée par la perte d’emploi, le déracinement social ou géographique...

Dans cet ouvrage très documenté, Chantal Zaouche Gaudron démontre combien l’impact du milieu sur le développement de l’enfant est à prendre dans toute sa « multidimensionnalité » et qu’il est possible d’en limiter les effets par la prévention, par des aides mieux distribuées, plus accessibles à ceux qui sont trop démunis et trop blessés pour les demander... Mais il s’avère que ce ne sont pas les familles les plus défavorisées qui bénéficient le plus des lieux d’éducation et de culture dès la petite enfance. L’auteur fait preuve d’un engagement humain dans un chantier titanesque pour éveiller les consciences et réduire les inégalités.

Pour ne pas conclure donc – puisqu’il est clair que « cent fois sur le métier... » –, il est important de garder en tête que « l’enfant ne naît pas asocial », qu’il ne s’agit pas d’« enfant pauvre » mais « d’enfant de parents pauvres », et que « l’enfant qui vit dans la pauvreté a aussi une vie d’enfant »...

En avançant ma lecture, une chanson me trotte dans la tête, *Perlimpinpin* de Barbara : « ... car un enfant qui pleure, qu’il soit de n’importe où, est un enfant qui pleure... » Il reste à souhaiter que les politiques soient sensibles à la spécificité de l’enfance et y consacrent les efforts et le budget nécessaires afin que cette fameuse « égalité des chances » promise ne soit pas à ranger avec la poudre de *Perlimpinpin*, remède magique vanté par les bonimenteurs !... Et si obtenir « l’égalité des chances » est une ambition surdimensionnée pour une seule génération, qu’ils s’assurent au moins de donner dès maintenant une chance adaptée à chacun.

Huguette Jordana
jordana.huguette@gmail.com

Oser le verbe aimer en éducation spécialisée. La relation éducative 2

PHILIPPE GABERAN
Toulouse, ères, 2016

De toute évidence, oui, il faut lire le livre de Philippe Gaberan *Oser le verbe aimer en éducation spécialisée*. Ne serait-ce que pour ré-ouvrir le très vieux et très grand débat : « aimer » et « éduquer » peuvent-ils, doivent-ils « faire bon ménage » ?

Faut-il relancer la figure de Pygmalion ? De la *païdeia*, etc. ? Bref ! Oui. Vous y trouverez tout cela. Et, sans doute, autre chose encore de plus essentiel, de plus revendiqué dès le titre et la couverture : une audace ou, plus exactement, une « envie d’audace » : « Osez ! » Au fond, l’originalité, en effet, gît ici dans cette affirmation, qui est revendication, voire appel, injonction, à exercer dans des formes d’audace au cœur même de la relation éducative.

Serions-nous devenus trop « normés » ? Normalisés ? Sinon « coincés » dans des postures, des protocoles, les relations aux autres, dans nos vies

mêmes ? En particulier, les relations aux plus faibles, à ceux qui sont « mal partis » ? Avons-nous élaboré des systèmes d’encadrement qui sont, en réalité, autant de méthodes de mises à distance de l’autre semblable ? Sommes-nous en train de mettre en place une éducation si peu humaine ? C’est ce soupçon, il me semble, que Philippe Gaberan veut mettre dans notre esprit, et c’est son premier mérite : que sommes-nous en train de faire ?

Un éducateur, quand il se revendique un peu philosophe, peut-il être, en quelque sorte, à son tour un « éveilleur » ? Oser se questionner : c’est la proposition qui nous est faite. Une volonté de prendre le monde et les choses comme « à rebrousse-poil », et d’en appeler à, je cite : « la force de l’amour appliquée à l’éducation ». Singulier rafraîchissement !

Si on osait (!), on dirait même que ça relance un air connu : celui du vénéré lord Baden Powell (à ne pas confondre avec le guitariste brésilien du même nom), chef militaire des colonies britanniques, fondateur des mouvements scouts dans l’entre-deux guerres, et qui prônait : « l’éducation par l’amour au lieu de l’éducation par la crainte » (Congrès mondial à Genève en 1922). Après une Première Guerre mondiale ravageuse d’hommes et d’idées, il s’agissait de reconstruire une paix durable (création de la SDN, la Société des nations...) et de former les jeunes générations à l’optimisme et à la confiance en autrui. L’organisation de la jeunesse commence là, plus particulièrement par le modèle de « l’éclaireur » (que Baden Powell avait expérimenté en Afrique australe), en le formant à « l’auto-éducation du caractère qui consiste à éveiller le désir de connaître en même temps qu’à développer le sens du “moi collectif”... »

Un « éducateur-éclaireur » donc, qui travaille à donner confiance, ce qui est dit à plusieurs reprises par l’auteur : « aimer ? », c’est-à-dire donner – ou redonner – confiance.

Évidemment, à aucun moment Philippe Gaberan ne s’inscrit de manière revendiquée dans cette filiation qui aujourd’hui fait sourire. Considérée non seulement comme dépassée et obsolète, mais surtout empreinte d’une déclinaison « militaro-compassionnelle » contemporaine des systèmes coloniaux britanniques et européens,